



Jeunes femmes *Engagées autrement*

par Marie-Claude Trépanier
en collaboration avec
Hélène Blondeau



Ce n'est pas très original, c'est vrai, et Croc aura traité le sujet avec beaucoup plus d'humour. N'empêche: il nous paraissait important de parler des jeunes. Ou plutôt de laisser parler les jeunes (femmes surtout).

Nous voulions en avoir le coeur net: en arrachent-elles à ce point? Leur avenir est-il vraiment bloqué? Et alors, que leur reste-t-il d'inspiration, de motivation?...

Beaucoup de questions... mais encore plus de réponses.



F.P.

Les années thématiques ont ceci d'agaçant : ceux et celles qui prennent la parole ont la désagréable tentation de faire des généralités, de confondre tout le monde dans le même bain. Le manque de nuances finit toujours par agacer : les femmes pourront vous parler du syndrome du «NOUS, LA FEMME», qui les poursuit depuis 1975, «leur année». À leur tour, les jeunes n'échappent pas à cette curieuse manie...

Certains vont de découverte en découverte, en apprenant qu'ils ne savent ni lire, ni parler, ni écrire, qu'ils sont soucieux de l'écologie, mais qu'ils négligent les convenances ; qu'ils vivent dans l'obsession de la fin du monde et qu'ils s'évadent dans le tumulte de leur walkman, etc. La liste pourrait s'allonger. LVR a décidé d'ajouter son mot.

Une envie de jaser

C'est quand LVR nous a confié ce reportage, à Hélène Blondeau et à moi, que nous avons enfin compris que nous étions partie prenante dans l'AIJ puisque nous avions toutes les deux 26 ans ! (Il faut savoir que les jeunes n'ont pas tous le même âge (!) selon le gouvernement qui les recense : ils ont entre 15 et 25 pour le fédéral et entre 15 et 30 pour le provincial.)

Une fois l'étonnement passé, la lourde documentation bien étudiée, il nous fallait trouver une manière différente de parler des jeunes et surtout, éviter de tomber dans le piège des lieux communs. Qu'est-ce que les autres «filles» pensaient de l'organisation d'une année pour les jeunes ? Se sentaient-elles concernées ? Se définissaient-elles comme jeunes ? Autant de questions que nous avons soulevées entre nous. Nous voulions en profiter pour savoir ce qu'elles pensaient du féminisme, de la politique, du militantisme, du travail, de l'école, de l'amour, de la sexualité, etc. Nous ne prétendions pas faire un travail de sociologue. Nous étions curieuses. Et simplement, nous avons envie de jaser.

Une sélection

Afin de respecter les conventions de l'AIJ, nous avons choisi des filles entre 18 et 28 ans provenant de milieux différents. Nous nous intéressions à une période précise de l'existence : celle où l'on s'installe en dehors du foyer familial, où l'on tente de vivre par ses propres moyens. Le temps aussi où l'on vit ses premières véritables histoires amoureuses, et ses premières aventures de couple. Réunir une dizaine de filles nous paraissait suffisant.

Nous en connaissions quelques-unes qui répondaient à nos exigences. Nous en avons rejoint quelques autres que nous cherchions un peu au hasard. Une fois de plus, le hasard a bien fait les choses. À un moment donné, on avait l'impression de se retrouver entre amies de longue date.

Nous avons d'abord posé la question de la pertinence d'une année consacrée aux

jeunes. Toutes les filles interrogées s'opposent au découpage arbitraire de l'âge : il est absurde de réunir dans un même groupe des adolescent-e-s de 15 ans et de «jeunes adultes» de 30 ans. Et puis, à quel âge cesse-t-on d'être adolescent-e pour devenir «jeune», et quand passe-t-on au clan des adultes ? Où sont les frontières ? Bon nombre de nos interviewées ont dit ne pas se sentir concernées par les activités entourant l'Année internationale de la jeunesse. Elles n'avaient pas moins de choses à dire pour autant.

Briser l'isolement

Nancy Gendron nous est apparue comme la personne la plus «politisée» du groupe. Avec son air calme et son allure d'étudiante modèle, on ne s'attendait pas, venant d'elle, à des positions aussi radicales. Nous l'avons contactée parce qu'elle milite au RAJ (le Regroupement autonome des jeunes) où elle anime le Caucus des femmes. Elle insiste pour préciser que le caucus fonctionne de manière autonome au sein du RAJ. Nancy a vite compris que derrière le personnage progressiste du militant de gauche se cache souvent un vieux fond de conservateur qui n'arrive pas à mettre en pratique ses belles théories «féministes». Lors de la grande marche pour l'emploi, au mois de juin dernier, elle a organisé avec son groupe une action féministe : elles s'étaient procuré des sifflets afin de protester devant les cinémas porno ou les affiches publicitaires sexistes. Il y aurait donc une relève après tout, contrairement à ce que pouvait laisser croire un article sur les filles des féministes (voir LVR, mars, 85) ? Justement, Nancy y vient : l'article a laissé une mauvaise impression. C'était des filles en réaction contre leur mère, alors on a pensé que tout le monde réagissait de la même façon.

Nous avouons (honteusement) que nous nous attendions à un discours plus banal ; nous pensions les entendre réciter une petite leçon de militantes bien endoctrinées. Après Nancy Gendron, Marie-France Beaulieu, membre également du Caucus des femmes du RAJ, nous a fait rapidement changer d'idée. Marie-France, de tempérament plutôt bohème et fantaisiste, vit dans une tente nichée sur le toit de la maison d'un ami. Au lieu de réclamer du travail, elle proclame le droit à la paresse et au minimum vital pour tous, parce qu'il faut bien vivre. Elle rêve de prendre la relève d'une sage-femme et/ou de voyager seule sur le pouce. Pour elle, le militantisme est une manière de travailler pour l'indépendance des femmes et pour la justice universelle ; il permet de briser l'isolement : «Je ne peux pas régler des choses personnelles en militant, mais ça m'a ouvert les yeux par rapport à la réalité sociale. J'ai vu aussi que je n'étais pas seule dans le bateau. C'est stimulant.»

Travailler à tout prix ?

La nécessité du travail se fait plus pressante pour d'autres. En partant de la maison

familiale, Nathalie Lebel voulait avoir un toit bien à elle. Pas question de retourner en arrière ; il lui fallait assurer sa survie. C'est pourquoi elle n'a pas hésité à prendre le premier emploi payant. Elle a même pensé à se prostituer, puis elle a trouvé une place dans un club de danseuses nues. Elle gagnait le salaire de base d'une serveuse, un taux inférieur au salaire minimum, et bouclait son budget avec les pourboires et les cachets pour les danses aux tables. Elle y est restée cinq semaines. Le plus sincèrement du monde, elle affirme avoir fait «une bonne job», que le patron et les clients en avaient pour leur argent : «Il y avait une grosse compétition entre les filles, il fallait être la plus cochonne pour avoir les danses aux tables. Je pense que j'étais assez cochonne, j'étais capable d'exciter les gars. J'ai réussi à garder le respect de moi-même et des autres, mais c'était difficile. Cinq semaines, c'était assez pour moi.»

On est loin des beaux projets DÉCLIC et compagnie ou de la défunte ONET. Les «beaux cadeaux» ou les «belles initiatives» que l'on réserve aux jeunes apparaissent, dans plusieurs cas, complètement décollés de la réalité. «Les dirigeants agissent comme s'ils ne savaient pas quoi faire de nous. Comme cadeau pour l'AIJ, allez donc ramasser la 'marde' des industries dans le fleuve ! Elles continueront de polluer et on pourra recommencer dans deux ans.» Dominique Cyr ne mâche pas ses mots. Elle dégage une image de femme forte qui n'a pas froid aux yeux. Cette fille s'inscrit en dissidence presque partout où elle s'implique ; elle milite dans le Mouvement des étudiants et étudiantes chrétien-ne-s du Québec, le MEECQ, où elle fut employée pendant quelque temps. Elle y défend avec vigueur les intérêts des femmes. Son opinion sur les questions de l'avortement et de la contraception diffère totalement de la position officielle de l'Église. Mais elle ne veut pas pour autant vivre en marge des croyances religieuses. Elle tient à ancrer ses activités de militante dans la réalité sociale, elle croit à l'action concrète, à l'intervention directe. Ses projets sont ambitieux : c'est à la faculté de théologie qu'elle a l'intention de s'attaquer : «Si je retourne en théologie, c'est parce que c'est un lieu qui laisse tellement peu de place au féminin et que je crois pouvoir leur apporter des choses. C'est aussi mon milieu, là où j'ai le plus de force.»

La plupart des filles qui retournent aux études, comme Dominique, le font pour y chercher autre chose que ce qu'on y offre. Elles s'inscrivent pour profiter des prêts/bourses puisqu'elles se savent exclues du marché du travail. Le système d'aide financière aux étudiant-e-s offre une alternative acceptable à l'assistance sociale. Isabelle Larivée est la seule de nos interviewées à poursuivre de longues et sérieuses études. Son intérêt se porte surtout vers la recherche et la création : en plus d'une maîtrise en littérature, Isabelle participe au collectif

d'écriture Rose Sélavy, animé par Yolande Villemaire. Elle vit modestement et s'accommode assez bien de sa condition d'étudiante : « Financièrement, c'est le plus difficile. Mais quand tu étudies avec d'autres personnes qui vivent dans les mêmes conditions que toi, l'argent finit par devenir un élément secondaire. »

L'amour et la vaisselle

Nous avons voulu parler de l'amour. Mais nous avons surtout parlé de ménage ! Le problème est soulevé par celles qui ont fait l'expérience de la vie de couple. Pour Nancy Gendron, le dilemme est déchirant : elle est amoureuse et elle se rend compte qu'on peut bel et bien se faire exploiter au nom de l'amour : « On négocie, quand c'est son tour de vaisselle, et quand ça fait une semaine qu'elle traîne, je vais bouffer au restaurant, je pile sur mon orgueil. Ça m'énerve qu'on passe tant de temps à parler de ces choses-là. Lui, il vient tout juste de quitter ses parents et moi, je me retrouve avec une éducation à faire à partir de zéro. »

Plutôt que d'amour, Katherine Morin préfère parler d'amitié. Elle pense que l'amitié est un sentiment plus fiable et plus durable, comme si elle craignait de réveiller une grande douleur : « Quand j'aime beaucoup une personne, je préfère qu'elle devienne mon amie. À long terme, c'est plus sûr. Je suis mêlée entre l'amour et l'amitié. » À deux reprises pendant l'entrevue, Katherine a souligné qu'elle était marginale. On ne sait pas de quelle norme elle se sent exclue. Elle parle d'une sexualité marginale parce qu'on ne lui a rien appris, qu'elle a tout découvert dans les revues porno de ses frères. Elle a été agressée par un ami de son frère quand elle avait dix ans. Elle s'est défendue. Mais elle est restée marquée : « J'ai toujours relié la sexualité à la violence. J'ai même joué le jeu. J'ai cru longtemps que j'étais frigide. J'étais incapable de me faire pénétrer. Plus tard, j'ai compris qu'il n'y avait pas uniquement la pénétration. J'ai lu, j'ai appris par moi-même. » Méfiante, Katherine dit ne pas se confier à ses amies. Elle a peur d'être ridiculisée.

Marie-France Beaulieu n'aime pas que l'on mélange tout, amour et désir. Une amie a cru bien faire en lui « offrant » son chum. « Le gars m'avait fait des avances et je l'ai repoussé sans faire de drame. Je ne suis pas plus heureuse parce que je me sens souvent désirée. » Elle se demande pourquoi on veut lui imposer le désir des autres. Elle rêve de rencontres plus valables et plus profondes où la beauté physique serait un élément secondaire.

Sylvie Legault, comédienne connue pour ses succès au sein de la LNI (Ligue nationale d'improvisation), croit que les valeurs sexuelles ont changé un peu chez les jeunes hommes. Ils sont plus à l'écoute des corps, dit-elle, ils ne sont plus uniquement obsédés par la pénétration. Ils auraient compris le message féministe sur la jouissance tandis que leurs aînés seraient restés sourds ; ceux-là traînent encore le mythe de la mère et de la putain.

Toujours le mot pour rire, Sylvie est revenue à la question du ménage : « Si tu rencontres un gars, demande-lui s'il fait son lavage ; s'il répond non, c'est qu'il baise mal ! S'ils ne sont pas capables de s'occuper d'eux-mêmes, je ne vois pas comment ils arriveraient à s'occuper des autres, donc à baiser. » Si les gars sont aux prises avec des idées toutes faites sur la sexualité, les filles se débattent pour leur part avec des rôles où elles se sentent mal à l'aise : « En tant que femme, j'ai été plus habituée à donner qu'à recevoir, de dire Christine Marcoux : j'essaie de m'expliquer clairement, de faire passer ce que je veux. Mais je sens des barrières, je me demande à quel moment je réintègre le modèle de la féminité. »

L'indicible douleur

Malgré leur désir de sortir des rôles qu'on leur impose, les filles doivent composer avec les contraintes de la contraception. Et selon la majorité d'entre elles, ce n'est pas une mince tâche. Elles sont insatisfaites des méthodes actuellement disponibles. Elles voudraient qu'on approfondisse les recherches pour une contraception plus douce et plus adaptée à leurs besoins. Près de la moitié ont dit avoir subi un avortement. Isabelle s'est fait avorter il y a un mois et demi et elle a vécu cet épisode très difficilement : « J'ai trouvé que c'était une très grande douleur physique. Et quand je parle de souffrance, je ne parle pas de culpabilité, mais d'une souffrance à l'état brut. Ce sont des moments où tu ne peux plus distinguer entre ton corps et ta tête, tu te fais arracher, tu te fais dévaster au propre comme au figuré. » Isabelle se demande si on n'a pas occulté la violence physique de l'avortement par crainte de faire peur aux filles. Mais il se peut aussi que les filles le taisent par sentiment de culpabilité : après avoir commis pareille « faute », il ne faudrait pas se plaindre en plus !

Apprendre à devenir père et mère

La question de la maternité n'est pas facile non plus. Contrairement aux autres, Dominique Cyr a envie d'être enceinte, de vivre un accouchement. Pour elle, c'est un désir viscéral. Mais elle a des appréhensions : « Comment ne pas me laisser envahir par mon rôle d'éducatrice ? Le défi, c'est d'être autre chose qu'une mère ou une conjointe : être soi. » Elle cite l'exemple d'une amie qui s'est laissée accaparer complètement par son rôle de mère. Chaque fois qu'elle s'absente une heure, c'est le drame à son retour. Toutes les responsabilités lui retombent sur les épaules.

Pour Sylvie Legault, le partage des tâches a été déterminant dans sa décision d'avoir un enfant. Son chum était un gars responsable qui allait faire sa part. « Je vivais une période de bonheur complet. J'ai eu un enfant parce qu'Alain était disponible. Il allait apprendre à devenir père comme moi à devenir mère. » Maintenant qu'ils vivent séparés, ils partagent la garde de l'enfant. Sylvie se dit pleinement satisfaite de la situation et ajoute en riant : « Parfois, je pense que je suis une mère exemplaire ! »

Finalement, les filles ne sont pas très bavardes au chapitre de la politique. Elles ne croient pas pouvoir agir sur les structures actuelles, persuadées que les institutions sont faites en fonction de ceux qui les ont créées. Par contre, elles croient qu'on attend beaucoup trop des jeunes et que ça les hypothèque lourdement. « Libérer l'avenir, ce n'est pas uniquement l'affaire des jeunes », dit Dominique, reprenant les termes de René Lévesque. « On ne nous donne aucune chance et il faudrait sauver le monde en plus ! On trouve aussi ce genre d'attente envers les femmes : elles doivent changer les rapports du privé. C'est trop lourd comme responsabilité et surtout, trop facile pour ceux qui s'en débarrassent à si bon compte. »

Et c'est vrai, pourquoi camoufle-t-on encore l'intime et le privé ? Pourtant, nos interviewées croient que ces deux notions sont liées aux transformations sociales et économiques. Le jour de la grande marche pour l'emploi, en juin dernier, les clans étaient clairement démarqués : les hommes ont parlé le langage de la politique traditionnelle et les femmes ont réclamé — ironie des choses — la transformation des rôles traditionnels.

Sous prétexte que les filles d'aujourd'hui n'adoptent pas les mêmes méthodes que leurs aînées, on s'empresse trop vite de dire que la relève n'existe pas. Mais il faut plutôt voir leur engagement autrement, cherchant à s'inscrire dans une réalité qui s'est transformée. De toute façon, il vaudrait mieux éviter toute classification arbitraire par tranche d'âge. Au bout du compte, les opinions émises par nos interviewées, ces représentantes de « la jeunesse », rejoignent celles d'autres féministes pour qui ce n'est (malheureusement?) pas l'année. Et inversement, les plus jeunes ne rejettent pas les idées de celles qui les ont précédées. Pour tout dire, nous croyons que la jeunesse n'a rien à voir avec l'âge.

Quant à nous, ce reportage nous a donné le goût de poursuivre le dialogue. Nous avons été étonnées de l'assurance et de la détermination chez la plupart des filles rencontrées. Nous sommes ravies de leur franchise et de la facilité avec laquelle elles se sont confiées. Une ombre cependant au tableau des confidences : la sexualité. Nos questions étaient souvent détournées, les réponses évasives. Nous sentions une espèce de retenue, un peu de réticence mêlée à un évident besoin d'en parler. Nous n'avons pas toujours réussi à lever le tabou qui entoure encore le sujet. Là-dessus, les choses ont peu changé ; même si on a tendance à penser le contraire, l'éducation sexuelle demeure encore empreinte de pudeur, de crainte et de silence. C'est notre seule déception : mais nous comptons bien y revenir. Nous savons maintenant que le féminisme a fait des « petites »

MARIE-CLAIRE TRÉPANIÉ travaille depuis quatre ans dans le milieu littéraire et est membre du comité de rédaction de LVR.